

Hommage à Maurice NOVARINA par Aymeric ZUBLENA

« Un architecte s'exprime davantage avec la pierre qu'avec les mots ». Ce sont les premières paroles de Maurice Novarina lorsque, le 5 décembre 1979, il prononce l'éloge d'Albert Laprade auquel il succède. Albert Laprade, le premier moderne de ce troisième fauteuil, souligne-t-il à dessein.

Puis, avec humour, il nous confie sa crainte de ne savoir égaler le talent de l'avocat Olivier Patru à qui l'on doit cette tradition de l'éloge académique. En peu de phrases, Maurice Novarina dresse le portrait de l'homme qu'il est : un architecte engagé dans la modernité, peu enclin aux envolées lyriques.

La crainte que j'éprouve à mon tour, en ce moment, c'est de ne savoir vous exprimer toute la joie et l'émotion que je ressens à l'honneur qui m'est fait d'être parmi vous.

Saurais-je vous faire partager le plaisir que j'ai à parler de Maurice Novarina, bien que je ne puisse évoquer son œuvre qu'à grands traits ? Comment dire aussi mon regret de ne savoir faire revivre, dans la totalité de son être, cet homme que sa famille et vous qui l'aviez élu dans votre Compagnie, avez aimé ?

Revivre, dis-je... Cette douloureuse espérance inscrite au cœur de l'homme dont Rilke parle ainsi :

« Il est étrange de ne plus habiter la terre
De ne plus suivre les usages à peine appris
De ne donner ni aux roses, ni aux choses

Dont chacune était une promesse

La signification de l'avenir humain... »

Parler de Maurice Novarina, c'est jeter un regard sur une période de plusieurs décennies parcourues de bouleversements profonds. Une période durant laquelle les architectes connurent l'inquiétude d'une commande rare, suivie pour certains de la responsabilité redoutable de reconstruire les villes dévastées, d'appliquer enfin, dans l'urgence et dans la réalité des chantiers, les idéaux du mouvement moderne auxquels la plupart avaient adhéré avec enthousiasme.

Ses lointaines racines italiennes, la vallée de la Valsesia dont son ancêtre émigrera en 1870, son milieu familial, son énergie, tout destine Maurice Novarina à devenir architecte. Un diplôme d'ingénieur de l'École Spéciale des travaux publics en poche, il décide de faire des études d'architecture, double formation qu'il revendiquera hautement plus tard, lorsqu'il sera professeur à l'École Spéciale d'Architecture et dans l'une des unités pédagogiques qui naquirent en 1968 dans l'effervescence, l'enthousiasme et le bouleversement brutal de l'ancienne école des Beaux-Arts.

En 1928, il entre dans l'atelier de Jean Baptiste Mathon, successeur de Charles Nicod et d'Henri Deglane, l'architecte du Grand Palais, trois Grand Prix de Rome.

De Mathon, qui fut d'abord son professeur à l'ESTP, il dira : « C'était une intelligence fondée sur le bon sens qui rend toute chose simple. Un maître soucieux d'un enseignement rigoureux qui savait laisser le champ libre à l'imagination. Un pédagogue qui voulait développer chez ses élèves la sensibilité qui permet de donner à toute entreprise humaine, ce qui en fait la nécessité, un supplément d'âme ».

A l'École des Beaux-Arts, il apprend à composer, à organiser l'économie élégante du plan, à exprimer le caractère d'un édifice, toujours prestigieux érigé dans des sites enchanteurs. Rien ne le prépare à penser l'habitat quotidien, l'habitat du plus grand nombre. Difficile et brûlant problème qu'il aura à résoudre quelques années plus tard.

Pendant qu'il suit l'enseignement de son professeur Mathon, il travaille chez Auguste Perret, son maître à penser. Il en retiendra son rationalisme constructif, son « ossaturisme » mais aussi sa volonté de voir grand.

Ses années de formation, marquées par la crise de 1929, sont des années d'intense réflexion intellectuelle, où s'affirment le style international, l'architecture monumentale au service d'une propagande d'état, les doctrines nouvelles en matière de développement urbain, la ville fonctionnelle et surtout la fascination de la « *tabula rasa* ».

Sujets de débats passionnés qui animent, en 1933, à Athènes, les congrès internationaux d'architecture moderne (les CIAM). Les architectes attendent des politiques des engagements fermes pour mettre en œuvre leurs visions de la ville future, tant sur le plan formel, densité ou étalement, que sur le plan social, production de logements de masse. Débats auxquels s'opposent avec une même vigueur les tenants d'une stratégie régionaliste en réaction contre une modernité radicale et une fonctionnalité désincarnée.

Dans l'éblouissante lumière des utopies généreuses, la sombre clarté des architectures de propagande et la foi dans les progrès techniques, les affrontements de doctrine sont d'une autre violence que ceux qui parcoururent notre temps.

Maurice Novarina prend part naturellement à ces débats, même s'il marque une certaine réserve envers théorie et utopie, parce qu'il a déjà l'esprit occupé par les problèmes de chantier.

En effet, à vingt ans, encore étudiant, il dessine, calcule, rédige des devis et suit des chantiers pour son père entrepreneur.

Cette immersion dans le quotidien de la construction lui donnera cette assurance et cette sérénité que tous lui reconnaîtront plus tard. Pour lui, construire n'est pas un défi en soi... C'est l'aboutissement naturel du projet, la pensée traduite en pierre. Réflexion dans la droite ligne des CIAM pour qui le fait de construire est une activité élémentaire de l'homme intimement liée à l'évolution et au développement de la vie humaine.

Sa véritable carrière d'architecte commence par des projets d'églises, constructions aux dimensions modestes au regard de ce qu'il réalisera plus tard. C'est une chance et une grande responsabilité d'avoir si jeune à concevoir des espaces où doit s'exprimer d'abord la transcendance. Claude Parent en dit ceci : « L'église était l'un des derniers refuges de l'architecture, l'un des derniers programmes qui permettait à l'architecte d'obtenir, par transcendance des formes, la spiritualité. Au milieu d'un monde où la « boîte » à habiter s'est tellement appauvrie que l'architecte en est réduit à un rôle de constructeur de bâtisses, en abandonnant tout esprit plasticien, l'église représente un dernier bastion de défense. ». Valère, le fils aîné de Maurice Novarina, écrivain, dramaturge, metteur en scène, peintre qui bâtit un soir des architectures fugaces, me parle du Sacro Monte de Varralo. Nouvelle Jérusalem que le jeune Maurice connaissait et qui l'a certainement influencé, véritable réinvention des lieux saints de Palestine où œuvrèrent durant un siècle et demi de grands architectes et artistes. A 26 ans, Maurice Novarina projette au côté de son père sa première église, Notre Dame du Léman à Vongy. Par ses voutes en tiers-point, son architecture est proche encore du gothique. Pierre Vallet, photographe, parle de « la courbe dans toute sa splendeur, où la lumière crée l'atmosphère... où le bleu "sécession", cher aux Viennois, inonde l'espace... ».

En 1937, le dominicain Marie-Alain Couturier, acteur passionné du renouveau de l'Art Sacré, lui confie la réalisation de Notre Dame de Toutes les Grâces sur le plateau d'Assy, en Haute-Savoie. L'église sera consacrée en 1950. 13 ans ont passé. Il faut une grande constance et une longue patience pour être architecte, pour voir ses œuvres enfin achevées, enfin découvertes et parcourues par ceux auxquels elles étaient destinées.

A Assy, Maurice Novarina s'entoure d'une pléiade d'artistes, Georges Rouault, Henri Matisse, Georges Braque, Fernand Léger, Jean Lurçat, André Derain, Germaine Richier.

L'architecture des nombreuses églises qu'il construira ensuite va évoluer. Presque vernaculaire, à la Chapelle Notre Dame de Toute Prudence (1938-41), construite dans le site grandiose du col de Liseran, d'une modernité encore académique à Audincourt (1947).

Il aborde les formes brutalistes dans l'église du château de la Duchère à Lyon (1958) et explore des structures nouvelles avec les voiles de béton minces à l'église de Villeparisis. A l'Église Saint-André d'Ezy-sur-Eure, Patrice et Catherine Novarina, architectes, remporteront cinquante années plus tard le concours pour le clocher qui n'avait jamais été construit, complétant ainsi par une structure d'acier inox haute de 25 mètres l'œuvre originelle. Toutes ces églises seront des jalons majeurs dans l'évolution de l'Art Sacré, construites alors qu'il n'a pas quarante ans, elles auraient suffi, selon Philippe Delfieu, à la gloire de Maurice Novarina. Pour ce dernier, l'architecte est un messenger spirituel qui a la charge de transmettre des valeurs symboliques. Devant Notre-Dame de Toutes Les Grâces, Fernand Léger, admirant la fresque qu'il avait réalisée, disait : « Il y a là, Maurice, quelque chose ! » Maurice Novarina, homme d'une foi profonde et d'une culture théologique, montrant l'intérieur de l'église répondit : « Oui, Fernand, mais là, il y a quelqu'un ! ».

Au sortir de la guerre, son activité va prendre d'autres voies et une autre dimension. Dès 1946, il travaille pour le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (M.R.U.) et est nommé architecte en chef en Normandie où il fait la connaissance de Pierre Mendès France avec qui il restera très lié. Si dans ses premières réalisations, son architecture est encore, selon Bernard Marais, du type « savoyard moderne », l'architecte en chef va entrer résolument dans l'aventure de la ville moderne prônée par la charte d'Athènes. Son talent d'architecte dont il a déjà fait preuve, sa capacité à organiser ses équipes, sa formation d'ingénieur, son efficacité lui attirent la confiance des élus et des grands commis de l'État.

Comme beaucoup d'architectes de sa génération, il affirme la nécessité d'une démarche rationnelle, analytique, presque scientifique pour résoudre les problèmes d'urbanisme.

Interviewé en 1955, il explique ainsi sa démarche : « enquête préalable par un technicien qualifié d'où l'urbaniste tirera projet pour l'urbanisation future... surface bâtie, fonction de la densité et de la hauteur des immeubles... maisons individuelles n'excédant pas le sixième de la surface des terrains, voies de circulation extérieures aux quartiers d'habitation, développement horizontal minimum pour limiter les frais de voirie, de distribution d'eau et d'électricité. » Cette assurance peut prêter à sourire aujourd'hui. Le journaliste a certainement simplifié les propos de l'architecte, mais il est évident que ce dernier a rompu avec l'enseignement des Beaux-Arts.

Dans les plans qu'il dessine pour la ZUP de Novel, à Evreux la Madeleine, à Viry-Chatillon ou au village olympique de Grenoble, il applique l'ensemble des principes de la charte d'Athènes. La rue ne dicte plus l'implantation de l'immeuble. La notion de tissu urbain, tel qu'on l'entend de nos jours, n'a pas cours. Pourtant, une lecture plus serrée des textes et un examen attentif des plans laissent percevoir que Maurice Novarina manifeste déjà une aspiration à une plus grande complexité urbaine. Il a pris conscience de la dérive dangereuse

d'un urbanisme coupé de toutes racines. Sans discours théorique, il est de ceux qui s'opposent à ce que Jacques Lucan appelle « l'ordre ouvert ». Certes, il loge les différentes fonctions urbaines dans des barres et des tours mais il les dispose de manière à fragmenter l'espace et à l'organiser pour que naisse une vie communautaire dans ces nouveaux quartiers dont il a la charge. Aux grands vides où le regard se perd, il substitue placettes, jardins de proximité et porte son attention au traitement des abords des bâtiments, conscient que ces espaces entre immeubles participent tout autant que ceux-ci à la qualité de vie. Il demande, ce qui n'est pas si fréquent en ces temps là, à des paysagistes de l'aider à les aménager. Comme il l'a fait quelques années auparavant, il s'entoure d'artistes renommés pour créer des lieux d'émotions dans ces nouveaux ensembles qu'il projette. Emile Aillaud, plus tard, dira : « Prendre poétiquement possession d'un lieu, c'est se soucier plus des espaces que l'on crée que de l'individualité des bâtiments eux-mêmes ». L'importance que Maurice Novarina attache à l'espace urbain et la sensibilité qu'il y exprime le conduisent en 1975 à imaginer, pour la rénovation du centre historique de Thonon-les-Bains, un tracé d'une totale liberté, générateur d'espaces contemporains inscrits en un désordre savant dans le tissu traditionnel. Il se bat pour conserver le Monastère de la Visitation autour duquel il organise la nouvelle greffe urbaine.

Maurice Novarina affirme qu'il faut mêler l'architecture à tous les arts, associer le souffle, l'esprit, le rythme, l'émotion des artistes à l'espace que doit animer l'architecte. « Sans le concours des artistes, dit-il, il ne sera pas possible aux villes futures, aussi scientifique que soit leur élaboration, de relever ce défi essentiel, celui du bonheur ». Je lis dans cet appel constant à l'art une aspiration à un urbanisme moins épuré, moins désincarné que celui de son temps. Il parle de Venise, la « ville nénuphar », il nous dit combien il l'aime, cette ville toute de détours, faite de découvertes, d'épaisseurs successives, où le théâtre et la musique vivent à chaque coin de rue et où, « sur le quai des Esclavons, attendent toujours les dames de

Carpaccio, lentes et lourdes à ravir... » Dans ses diverses attitudes, Maurice Novarina illustre à merveille les propos d'Alain Gérard Slama : «chez tout architecte, dit-il, il y a toujours une part d'Hippodamos et une part d'Alberti. Hippodamos, qui inscrit la ville idéale dans la géométrie d'une trame rigoureuse, Alberti, qui dans son ouvrage « *De re aedificatoria* » s'oppose à l'utopie de cette cité idéale, considérée comme du rationnel plaqué sur du vivant ». Pour ma part, j'ajouterai ceci : la ville conçue par l'urbaniste et réalisée par des architectes successifs est le résultat de forces opposées, elle est œuvre collective. Paul Andreu, dans son éloge d'Henri Bernard, le dit : « Il n'y a rien de plus ambitieux, mais en même temps de plus obscur, que le travail d'urbaniste ». Ainsi, selon moi, les monuments qu'Oscar Niemeyer a édifiés, ont à la fois magnifié et occulté le génie de Lucio Costa, père de Brasilia, lui qui seul, pourtant, a fixé pour des siècles le tracé visionnaire de la capitale du Brésil.

Maurice Novarina, a pu réaliser lui-même de nombreux bâtiments dans les territoires qu'il avait en charge d'urbaniser. Logements inscrits dans une modernité qui s'exprime plus dans un rationalisme constructif que dans une plastique formelle. Ingénieur et architecte, son maître est, je l'ai dit, Auguste Perret. Pourtant leur architecture va peu à peu évoluer dans la plus grande attention portée à la sculpture des façades, au choix des toitures, plutôt qu'aux terrasses, aux couronnements, aux modénatures, à l'emploi de matériaux diversifiés. Il s'affranchit des canons modernes et stéréotypés. Il imagine, pour les logements de la tour « super Italie », une forme inhabituelle, un volume circulaire, qui fait de cette tour l'un des bâtiments les plus remarquables du nouveau quartier au sud de Paris. On lui confie durant les années cinquante et soixante des programmes prestigieux : le palais des festivités à Évian les Bains, le Centre socioculturel de Novel à Annecy, la Maison des Arts et Loisirs à Thonon-les-Bains qui porte son nom depuis 2003, l'Hôtel de Ville de Grenoble, le Centre nautique d'Évian, dont après un an d'étude, insatisfait, il n'hésitera pas à mettre à la "poubelle" tous les

dessins du premier projet, preuve d'une rare exigence professionnelle. Ce Centre nautique, dont il refait tous les plans, est l'une de ses œuvres majeures.

Dans cette réalisation inscrite avec finesse dans le paysage et d'une modernité toujours vivante, l'ingénieur et l'artiste Maurice Novarina se sont exprimés à part égale. Dans tous les projets qu'il étudie puis réalise, il montre une profonde attention au site et un véritable talent pour s'y inscrire avec harmonie.

De 1966 à 1973, il projette deux équipements publics importants : le Palais des Sports de Megève et, avec son fils Patrice, le Palais de justice d'Annecy. Durant cette même période, il remporte le premier prix du concours de l'ORTF pour le Centre d'information télévisé de Paris. Projet abandonné qu'il n'aura donc pas le plaisir de voir construit mais qui vaudra à Patrice et lui de réaliser quelques années plus tard le Centre de télévision de Riyadh en Arabie-Saoudite.

Il appelle Jean Prouvé pour réaliser la buvette de la Source Cachat avec une structure porteuse, chef d'œuvre de subtilité technique et de sensibilité architecturale. Cette modeste construction est l'un des témoins majeurs de l'architecture moderne, comme le sont les voiles minces de l'église de Villeparisis ou les auvents des gares de péage d'autoroutes qu'il réalisera plus tard.

Énergie et passion habiteront Maurice Novarina jusqu'au soir de sa vie. Il aimait ces moments rares, où l'architecte doit expliquer, convaincre et faire sentir au jury tout ce que les dessins et les textes ne peuvent à eux seuls exprimer. Au terme de sa carrière, il était resté le même qui, quelques soixante années auparavant, écrivait à sa mère : « je ne suis vraiment heureux que si je suis content de mon art ». Maurice Novarina a été l'architecte d'une époque sûre d'elle-même, confrontée pendant vingt ans à des problèmes clairement énoncés : loger dans

l'urgence des milliers de familles, doter le pays des équipements qui lui faisaient défaut en appliquant des concepts urbanistiques et architecturaux, acceptés pour l'essentiel par les hommes de pouvoir et mis en œuvre par les architectes, ingénieurs et entreprises.

Une phrase d'un haut fonctionnaire, André Prothin, illustre cette époque : « L'urbanisme français doit être objectif, efficace, rapide et humain. Finies les discussions byzantines, les querelles de chapelle, dépassés, les projets d'école », dit-il.

Parce que les concepts généreux de cette modernité assumée furent dénaturés, vint alors le temps des remises en cause. De nouvelles réflexions plus complexes et plus élaborées apparurent. Elles furent à l'origine d'opérations expérimentales inspirées de recherches avancées : la Colline Habitée de Moshe Shafdi à Montréal, le quartier de l'Arlequin à Grenoble, l'incroyable structure urbaine de Cumbernauld, les Pyramides d'Evry. J'ai appris dans les villes nouvelles la richesse d'une pensée commune qui unit architectes, économistes, paysagistes, sociologues autour d'un projet ambitieux et généreux. Comme les opérations expérimentales que j'ai citées, ces villes avaient pour source d'inspiration l'arrêt de l'extension des grandes métropoles et pour objet une vision sociale de l'habitat du grand nombre. Noyau dur de la réflexion urbaine de ces époques conquérantes. Pour des raisons trop longues à expliquer, l'Europe et les pays développés ont délaissé peu à peu cette problématique. Les tours de bureaux, objets superbes mais objets « célibataires » sont devenues les pièces principales d'une nouvelle vision de la ville moderne.

Mais c'est s'illusionner que croire que le besoin de loger des masses humaines ne se pose plus à l'échelle de la planète. Les magnifiques quartiers d'affaires d'Asie, du Moyen-Orient et d'Afrique masquent l'indigence architecturale des nouvelles cités populeuses, vastes urbanisations qui, jour après jour, couvrent des territoires immenses. Je ne parle pas ici des « favélas » mais de ces entassements cubiques de logements, construits encore aujourd'hui de

par le monde, pauvres produits d'une industrie aveugle, qui surgissent aux pourtours des grandes cités préparant, à nouveau, des lendemains désenchantés et lourds de menaces.

Protéger la planète de l'activité désordonnée des hommes, sauver l'océan, préserver les sites magnifiques que la nature nous a donné, économiser l'énergie, sont les devoirs de notre temps. Ils ne peuvent être les seuls.

Les architectes, les artistes doivent au même moment proposer de nouvelles visions pour loger les hommes, tous les hommes, prendre le risque de nouvelles radicalités, ouvrir d'autres voies pour répondre vraiment dans la réalité poétique du monde à la nécessité de l'habiter.

Je dis « vraiment » car j'ai envers certaines utopies qui séduisent les médias plus qu'une réserve. Je crois bien sûr à la puissance créatrice de l'imagination, qui éclaire des horizons, ouvre des portes secrètes que le raisonnement seul n'aurait su forcer. Mais je sais que l'utopie peut être aussi le refuge commode et séduisant pour fuir les questions véritables auxquelles il faut apporter très vite des réponses.

Rudy Ricciotti exprime cela mieux que moi : « Façonner le réel, c'est ça le romantisme, échapper à l'utopie, puisque c'est elle le cauchemar, seule la transformation du réel est le grand projet révolutionnaire », dit-il.

En d'autres temps et d'autres lieux, des hommes ont dû aussi créer, dans l'urgence, des villes qui répondaient aux besoins de tous et non seulement au désir de paraître des puissants. Chassées des terres émergées, les tribus qui peuplèrent, dans le Delta du Pô, les ilots du Rivas Altus, le Rialto, ont bâti sur des langues de sable Venise la Sérénissime.

L'empereur Pachacutec et ses Incas fuyant l'envahisseur, pressés par le temps, firent naître sur le promontoire rocheux qui unit Machu Pichu et Hayana Pichu, l'une des œuvres maîtresses de leur civilisation.

Je sais bien que notre temps est autre, que la dimension des problèmes en change la nature, je sais qu'il est vain d'espérer tirer de ces deux exemples magnifiques une solution aux questions qui nous sont posées aujourd'hui. J'en retiendrai cependant ceci : ces hommes, avec des moyens qui étaient les leurs, ont su par leur génie construire dans des sites inspirés des villes qui n'ont pas détruit la nature mais l'ont sublimée. Oui, notre temps a réalisé des œuvres remarquables, mais comment ignorer que sur notre planète persiste la lutte exténuante et souvent vaine contre les déferlements urbains, dévoreurs et destructeurs d'espace. Il y a, dans ce combat toujours recommencé, quelque chose d'un « barrage contre le Pacifique ».

Nous ne sommes plus, dans notre pays, confrontés à des déferlements d'une telle ampleur. Ils sont d'une autre nature, entrées de ville déstructurées qui ternissent l'image de cités magnifiques, lotissements qui mitent le paysage, infrastructures routières qui le déchirent et contribuent à ce malaise diffus que suscite un urbanisme au fil de l'eau.

Il y a dix ans, l'université de Caen demandait à quelques personnes venues d'horizons différents d'imaginer le XXIème siècle. Dans un article que j'intitulais la « ville recentrée », je rappelais qu'aucun décret royal, impérial ou républicain n'avait jamais réussi à stopper l'extension continue des villes, avec les conséquences que nous connaissons. J'imaginai alors qu'un courant inverse, spontané et imprévisible naîtrait un jour, surgi du refus des migrations quotidiennes épuisantes et coûteuses, du rejet d'un environnement dégradé, de la nostalgie d'une urbanité perdue. Rien n'y résisterait. Sous l'effet d'une attraction soudaine le centre des cités était reconquis par les hommes. Dans ce reflux humain, les périphéries de pierre, de béton et de fer répandues depuis des siècles étaient aspirées par le creuset originel. Alors, seuls demeuraient aux alentours de la ville refondée quelques vestiges urbains abandonnés et dérisoires, recouverts peu à peu par une nature retrouvée.

Mutation radicale et improbable, pur exercice d'imagination pensais-je à l'époque, mais qui portait en germe l'idée d'un ressourcement et l'aspiration à une urbanité différente de l'étalement amorphe que nous subissons.

Or je viens de lire dans un article du Monde que l'INSEE constate les premiers signes d'un retour du flux démographique vers les centres-villes. De même se manifeste depuis peu un ralentissement significatif de l'extension des zones péri-urbaines autour des cinq plus grands pôles urbains : Paris, Marseille, Aix-en-Provence, Lyon et Nice. Il faut donc réfléchir aux conséquences de cette mutation, accepter, si elle se confirme, que les centres des grandes métropoles évoluent vers une plus forte densité. Celle-ci sera d'une nature différente de celle que nous connaissons. Elle reste à imaginer dans sa forme, son contenu, sans méconnaître les transformations sociales qu'elle entraînera.

En ce temps où s'amorce une ambition intellectuelle, doublée d'un défi politique : repenser le développement d'une région capitale, refonder la ville sur la ville, j'ai le sentiment que notre Compagnie peut, avec le concours d'expériences, de sensibilités, d'esprits si divers, réfléchir à ces questions, contribuer à ouvrir des voies originales peut-être inexplorées, et, citant une dernière fois Maurice Novarina participer ainsi à « promouvoir une certaine idée de l'homme et de la Cité ».

Je vous remercie.

Aymeric Zublena